solennel pour le repos de l'âme de ce regretté prélat, le samedi 25 octobre prochain, à neuf heures.

Nous invitons le clergé de la ville et les fidèles d'Avignon à se joindre au chapitre et à nous, en cette circonstance, pour donner à cette pieuse manifestation un caractère digne de l'illustre mémoire qu'elle a pour but d'honorer, et pour multiplier les prières en faveur d'une âme qui mérite à juste titre notre admiration et notre plus respectueuse vénération.

Le service prescrit par Monseigneur l'Archevêque a eu lieu au jour indiqué. La Congrégation était représentée par le R. P. AUGIER (Célestin), provincial du Canada, le R. P. BOURDE, provincial du Midi, et le R. P. BRUISSAN, de la maison de Notre-Dame des Lumières.

MISSION DE LA NATIVITÉ.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU R. P. SARDOU, PROCUREUR GÉNÉRAL

Mission de la Nativité, le 25 août 1890.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

La pensée me vient, pour vous distraire un peu de vos travaux habituels, de vous offrir un rapide récit des voyages que je viens de faire dans le Mackensie. Mgr FARAUD m'ayant chargé de visiter en son nom nos Missions du Nord, je partis d'Athabaska le 3 juillet 1889, sur le steamer *Graham*, en compagnie des RR. PP. LAITY et AUDEMARD. Nous débarquions le soir même à Smith-Landing. Cinq rapides dangereux interrompent en cet endroit la navigation. Un portage de 18 milles de long sur un terrain tantôt marécageux, tantôt sablonneux, où cependant on a pratiqué un assez bon chemin de charrettes, nous conduit en bas des rapides, au fort Smith. C'est là que le steamer *Wrigley*

du Mackenzie, vient prendre son chargement. C'est là aussi que nous avons la Mission Saint-Isidore, dont le P. Laity venait prendre la direction. Nous nous y rendons après nous être procuré la clef déposée au fort. Quelle pauvre et triste baraque! Ce qui m'étonne surtout, c'est de ne pas voir une seule écorce sur le toit. Des perches plus ou moins serrées et quelques poignées de sable dessus, voilà tout. Je vous demande si la pluie (car il pleut par ici) a beau jeu pour passer à travers et inonder l'intérieur! Aussi le P. Laity, qui venait de quitter la Mission Saint-Henri, du fort Vermillon, où il habitait une jolie maison proprette et surtout couverte en bardeaux, fut-il un peu désappointé à l'aspect extérieur de sa nouvelle résidence. L'intérieur était à l'avenant, sauf toutefois une salle qui sert de chapelle et toute lambrissée de planches légèrement barbouillées de peinture. Au milieu de cette salle, sous le faîte, comme un catafalque au milieu d'une église, gisaient les ornements, recouverts d'une toile en guise de drap funèbre. Là, au moins, ils étaient moins en danger de se mouiller que partout ailleurs. Dans un coin se trouvait un harmonium que j'avais descendu l'année précédente du lac la Biche. Le P. Laity se console à cette vue, et court faire connaissance avec ce qu'il s'imaginait devoir être un agréable compagnon. Mais, cruelle déception! pas une seule note qui rende un son normal! Une aphonie complète eût été préférable aux gémissements plaintifs et discordants qui sortaient du clavier.

Le steamboat ne devant partir que dans quatre ou cinq jours, nous empruntâmes un de ses canots et le P. Audemard et moi nous nous embarquâmes pour le grand lac des Esclaves, laissant le P. Laity dans la contemplation de son dénuement et dans la méditation sur les moyens d'en sortir. Le 11 juillet au soir, nous débarquions à Saint-

Joseph, et fûmes reçus cordialement par le P. Dupire et les FF. Larue et Jean-Marie Lecreff. Malheureusement, le steamboat arriva le lendemain matin, et nous eûmes à peine le temps de dire la sainte messe et de déjeuner, avant son départ. Le *Wrigley* est un joli petit vapeur à hélice. Il file rapidement, mais il est très étroit et n'offre presque aucune commodité pour les passagers. Force nous est donc de nous fourrer dans un coin, sur le pont. Mais grâce à sa vitesse, nous arrivons vers une heure du matin à la Providence. Grand émoi à la Mission dont le sifflet strident du vapeur vient de réveiller les habitants. Le P. Lecorre nous reçoit fraternellement, ainsi que les bons Frères et les bonnes Sœurs qui nous font une courte fête, car les heures d'arrêt sont comptées, et après avoir dit la sainte messe et déjeuné à la hâte, je quitte cette mission en y laissant le P. Audemard. Il a fallu aussi toucher la main à tous les sauvages, qui sont de vieilles connaissances et qui ont paru me revoir avec joie. Il m'était vraiment pénible de ne faire qu'une apparition si rapide à la Providence, établissement à la fondation et au développement duquel j'avais assisté et tant soit peu travaillé, que la maladie m'avait forcé d'abandonner, et que je n'avais plus espéré revoir. Je dus refouler au-dedans de moi mon émotion et mes souvenirs, me consolant à la pensée d'un prompt retour et d'un séjour plus prolongé.

Le soir, 13 juillet, nous arrivons au fort Simpson. J'y trouvai le P. de Kerangué, chargé de cette Mission. Là demeure ordinairement l'évêque protestant; nous avons été longtemps dans l'impossibilité d'y avoir une résidence, et nos visites passagères ne pouvaient contrebalancer l'influence du ministre qui y était établi en permanence. Cependant nous sommes heureux d'avoir conservé la bonne moitié des sauvages, et à la fin le P. de Kerangué

obtint des officiers de la Compagnie une assez jolie maison qui lui sert de logis et de chapelle. Le 15, le P. LECONTE arriva du fort de Liards et demeura avec le P. DE KERANGUÉ pendant que je continuais ma route vers le nord. Le 16, nous nous arrêtons un peu de temps au fort Wrigley. Le P. DE KERANGUÉ y était descendu au printemps pour donner la mission aux sauvages ; mais la disette s'y faisait sentir, et dans l'impossibilité de trouver assez de vivres pour y rester, le Père était descendu au fort Norman, où il avait fait une visite trop courte au P. DUCOT. Nous y arrivons nous-même le 17, et j'ai le plaisir de saluer le P. DUCOT et le F. Jean-Marie BEAUDET que je n'avais pas encore vus. Là encore les ministres nous disputent le terrain, et grâce à leurs libéralités et à la morale facile de leur système. ils ont un certain nombre d'adhérents.

Le P. DUCOT, de son côté, lutte avec courage et avec succès, aidé bravement par le Frère qui s'est mis en état de réciter le chapelet et les prières en sauvage et de chanter les cantiques. Il parle assez bien la langue peau-de-lièvre pour comprendre et être compris, et il s'est ainsi attiré les bonnes grâces des sauvages.

Le 18, au soir, nous débarquons à Good-Hope. Je revois donc enfin le cher P. SÉGUIN avec qui j'étais parti de France en 1860 et que je n'avais jamais eu le plaisir de rencontrer depuis. Nous étions venus imberbes, et nous nous retrouvions grisonnants tous les deux. Aussi faisons-nous la fête du retour de l'enfant prodigue, excepté cependant le veau gras et les violons, qui faisaient défaut. Le P. GIROUX et le bon vieux F. KEARNEY contribuèrent pour leur bonne part à la joie commune, et je passai là trois jours heureux que j'aurais voulu prolonger. Good-Hope est une Mission charmante, surtout en été où un soleil, qui se couche à peine, éclaire et réchauffe admi-

rablement cette nature presque polaire. La chapelle est un petit bijou, de bois, il est vrai, mais d'un effet surprenant. Un sénateur du Canada, M. Hardisty, inspecteur de la Compagnie, vint la visiter avec M. Comsell, chef du district, et le révérend Reeve, ministre anglican; ils en étaient émerveillés. Il faut avouer que l'on ne s'attend guère à trouver, sous le cercle arctique, une décoration si riche, si élégante et si variée. Le P. PETITOT y avait consacré tout son talent d'artiste qui n'est pas mince, et le F. ANCEL, venu ensuite, a complété la chapelle, en y faisant une allonge, ornée également de panneaux, de peintures, et surtout d'un beau tabernacle et d'un joli baldaquin, où une belle statue de la sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus sur son bras, attire les regards et les cœurs et mérite le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance. (Good-Hope).

Tous les sauvages sont catholiques; quelques-uns, paraît-il, laissent encore à désirer. Il faut bien que le missionnaire ait toujours quelque souci, autrement il se croirait en paradis, même sous les glaces du pôle. Que dis je, les glaces du pôle? Si vous étiez venu avec moi, vous auriez pu croire que ces mots ne sont qu'une figure de rhétorique, propre à faire de l'effet de loin, mais ne représentant aucune réalité, car la température était tropicale et la végétation luxuriante. Vous auriez vu un joli jardin cultivé par le frère KEARNEY et produisant d'excellentes patates. Imaginez-vous que le 21 juillet, le bon Frère se mit en frais de cuisine, et nous servit des patates nouvelles aussi grosses qu'un œuf! C'était à n'en pas croire ses yeux. Aussi leur fîmes nous honneur, et je crois que jamais gourmet parisien ne dégusta avec plus de plaisir les primeurs de votre capitale. Il faut vous dire cependant que cette année est plutôt l'exception que la règle dans ces parages, et trop souvent

le Frère ne récolte que bien juste ce qu'il faut pour semer encore une autre année.

Je ne puis quitter Good Hope sans mentionner la Mission de la petite-rivière Rouge, ou Tcikatcik, où le P. SEGUIN se rend chaque printemps pour instruire les Loucheux catholiques et leur administrer les sacrements. Lors de ma visite, il en arrivait avec le P. GIROUX, qui commence à parler le loucheux.

Le steamboat ayant continué sa route jusqu'à Peel's River, en revint le 22 juillet. Je pris avec moi le P. SÉGUIN, puis le P. DUCOT, en passant au fort Norman et enfin les PP. DE KERANGUÉ et LECONTE au fort Simpson; nous arrivâmes, le 31, à la Providence, où le P. ROURE, venu du fort Raë avec le F. JOSSOT, nous avait devancés, et nous demandâmes pour une quinzaine de jours l'hospitalité au P. LECORRE. Elle nous fut accordée fraternellement, et nous eûmes tous à nous féliciter du bon accueil et du bon traitement dont nous fûmes l'objet pendant notre séjour. Nous venions par ordre de Mgr FARAUD faire une retraite en commun, faveur que l'éloignement de nos Missions n'avait pas encore permis à nos Pères de goûter, et que l'introduction de la vapeur dans le Mackenzie rendait enfin possible. C'est surtout dans cette circonstance que l'on doit appliquer le verset du psaume : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Le 13 du mois d'août, nous nous préparons au départ, et le P. ROURE s'embarque dans son esquif avec le F. JOSSOT et un jeune Plat-Côté-de-Chien pour retourner au fort Raë. Nous attendons le retour du steamboat, qui est allé prendre au fort Smith son second chargement. Le retard se prolonge; employons le temps à visiter la Mission. Elle se compose de deux grandes maisons situées à une distance respectable l'une de l'autre. La première

porte le titre d'évêché ; bâtie par Mgr Faraud, élancée, à double étage, elle a supporté de dures attaques des vents déchaînés, si bien qu'on a dû l'étayer sur toutes les faces et elle peut ainsi braver encore les orages. Nous y trouvons une chapelle à l'étage inférieur, beaucoup trop petite quand les sauvages sont réunis ; à côté, une boutique de menuiserie. L'étage supérieur est consacré à la salle commune et à plusieurs chambres et dortoirs. Le grenier est spacieux et sert d'abri à une foule d'objets. L'autre maison est le couvent des Sœurs Grises, au nombre de sept, plus quatre Franciscaines ; elle renferme plus de quarante-cinq enfants de toutes les tribus du Nord. Cet établissement est un honneur et un soutien puissant pour la religion catholique dans le Mackenzie. Mais que de soucis il cause au P. Lecorre, et quel dévouement il impose d'abord aux bonnes Sœurs, puis et surtout aux chers Frères qui dépensent leurs forces et leur santé afin de procurer le pain quotidien, c'est-à-dire poissons et patates à toute cette nichée ! Heureusement la Providence y veille, et cette année, la récolte paraît devoir être abondante. L'orge, les pommes de terre et même le blé sont très beaux. Mais, ne voilà-t-il pas une nuée de sauterelles qui viennent s'abattre sur nos champs ! Jamais je n'aurais cru cela si je ne l'avais vu. Si la récolte eût encore été en herbe, elle eût été entièrement dévorée; Dieu merci, le grain commence à durcir et la paille à jaunir, et les sauterelles pillardes ne les trouvent plus de leur goût. Aussi le dégât est-il médiocre. Seulement, les sauterelles déposent leurs œufs partout, ce qui est pour l'avenir une semence dangereuse. En attendant, la moisson se fait, et un moulin à vent, invention récente pour ce pays, agite ses bras au souffle de la brise, et réduit le grain en farine.

Cependant la pêche est la principale ressource de la

Mission, et jusqu'ici, bon an mal an, elle a toujours suffi à nos besoins.

Le steamboat arrive enfin le 21 août, et les PP. Séguin, Ducot, de Kerangué, Leconte et moi nous embarquons pour le fort Simpson. Les deux premiers descendent de là à leurs Missions respectives, et les trois autres montent sur une berge pour se rendre au fort de Liards. C'est l'ancien système de voyage du pays. S'il est bon, puisqu'il nous mène au but, qu'il est lent et ennuyeux, comparé au bateau à vapeur! Partis le 23 août du fort Simpson, nous n'arrivons que le 6 septembre au fort de Liards, où se trouve la Mission Saint-Raphaël. C'est le P. Leconte qui en est le directeur. Le P. Gourdon et le F. Marc nous y reçoivent avec cordialité, et aussi un jeune orphelin, abandonné autrefois aux soins du P. de Kerangué, élevé par lui et maintenant capable de rendre de grands services. Une jolie petite chapelle a été bâtie là par le F. Ancel. A côté, une maison toute neuve, encore inachevée, construite par le P. Leconte, en remplacement d'une autre détruite par un incendie lorsqu'elle approchait de son achèvement. Je n'ai vu que quelques sauvages, le temps de leur arrivée au fort étant encore éloigné. C'est un peuple que je connais de vieux temps, revêche, difficile à convertir, et prompt à retourner à ses mauvaises habitudes. Cependant il y a un bon noyau de fervents chrétiens. Je vous ai parlé des beautés de la nature de Good-Hope et des jardins du F. Kearney, mais que tout cela pâlit à côté de la végétation de Saint-Raphaël! La terre y est féconde, le climat toujours favorable, aussi toutes sortes de légumes y poussent à merveille. La chasse, qui était si abondante autrefois dans ce pays, est maintenant tombée à rien. La pêche y est très précaire, mais le sol est fertile et la température clémente, et la Mission tire de ses jardins

une grande partie de sa subsistance; les sauvages eux-mêmes ont depuis quelque temps déjà commencé à bâtir des maisons et à cultiver un peu la terre. Cependant le temps passe, et comme pour protester contre le titre de clémente que je lui attribue, la température se refroidit. Il faut songer au départ. Le P. DE KERANGUÉ s'embarque pour remonter au fort Nelson où j'aurais voulu l'accompagner, mais comme l'automne arrive et que le froid vient vite dans nos parages, je me vois forcé de redescendre au fort Simpson pour rentrer à la Providence et y prendre mes quartiers d'hiver. Donc, le 10 septembre, je me confie au courant avec deux sauvages. La pluie mêlée de neige nous accompagne tout le long du chemin. Ce froid humide nous transit. C'est la transition obligatoire des chaleurs de l'été au froid sec et rigoureux de l'hiver, ce qui autorise cette réflexion morale : La vie a quelques beaux jours, mais courts et rapides ; l'hiver avec son cortège de nuages sombres, de vents glacés, de tourbillons de neige, de froid intense en occupe la plus grande partie.

Enfin, le 3 octobre, je rentrai à la Providence. Le P. LECORRE s'y trouvait seul avec les FF. SALASSE et LORFEUVE. Le P. AUDEMARD était à la pêche avec les FF. OLIVIER et LOUIS ; le F. O'CONNEL dirigeait le grand bateau qui sert au charriage des poissons; il arriva le 8 avec une charge. Comme un bon vent s'élevait, on mit vite le poisson à terre, et je m'embarquai pour aller visiter les pêcheurs. La voile fut hissée sans retard et le vent nous poussa jusqu'en haut du grand rapide, puis s'arrêta. Nous en fîmes autant et attendîmes pendant deux jours qu'il recommençât à souffler. Vaine attente. Alors nous prîmes des perches et essayâmes de remonter ce qu'on appelle les battures. Nos sauvages firent bien leur devoir, mais le soir venu, nous avions fait très peu de chemin ;

il fallut camper encore. Bref, ce ne fut que le 12 que nous arrivâmes à la pêche ; 8000 poissons pendus nous attendaient. Les rets étaient encore à l'eau, mais le poisson diminuait rapidement. Alors les Frères se décidèrent à lever leurs filets, à plier bagage et à s'en revenir avec nous.

Nous eûmes un fort coup de vent contraire, qui menaça de nous jeter dans une baie pleine de grosses roches sur lesquelles nous eussions infailliblement brisé notre bateau et perdu notre charge. A peu près dans ce même endroit, le P. LECORRE avait déjà fait naufrage ; mais nous échappâmes à ce malheur, grâce à la bienveillance d'un bon métis, Baptiste Bouvier, qui vint à notre secours et nous indiqua le seul endroit où nous pouvions aborder. Quand le vent eut cessé, nous repartîmes, et, le 18, nous arrivâmes sains et saufs à la Providence. L'hiver venu, je me disposais à partir pour le fort Raë, Mission Saint-Michel et Saint-Joseph du grand lac des Esclaves. Les détails de ces courses vous sont déjà connus depuis longtemps : chiens, traîneaux, raquettes, campements dans la neige, froid terrible qui vous force à remuer plus vite que vous ne le voulez, pour éviter de vous geler.

C'est toujours la même histoire et je la saute à pieds joints pour arriver d'un trait à Saint-Michel, en compagnie du F. O'CONNEL, dont j'ai eu beaucoup à me féliciter durant ce voyage ; car il est fort bon marcheur à la raquette, conduit parfaitement les chiens, sait faire un bon campement, bûche autant de bois qu'il en faut pour faire un feu capable de rendre la vie à un homme gelé, et enfin vous fabrique de l'eau de neige que vous prendriez pour de l'eau de source. Ce dernier point, tout trivial qu'il paraisse, n'en a pas moins son importance. Combien de fois n'ai-je pas eu de l'eau brûlée, boucanée, absolument impotable, ne faisant avec le thé qu'une

boisson nauséabonde, et cela parce qu'on ne savait pas ou qu'on ne prenait pas le moyen de bien fondre la neige? Je vous dirai aussi, en passant, que j'ai fait l'essai de mes jambes et que vraiment je n'ai pas trop de raison de m'en plaindre. Pour ce qui est de courir, non, j'y renonce, je ne le puis plus. Mais s'il s'agit de faire une *bonne pipe à la raquette*, comme on dit, quelques heures de marche régulière, je m'en suis encore trouvé capable. Et d'ailleurs il le fallait bien, car la neige molle écorchait les pattes des chiens qui n'auraient jamais pu me traîner tout le long du chemin. Mais j'oublie que je suis arrivé à Saint-Michel, où les RR. PP. Roure et Ladet nous accueillent en frères. Leur maison, bâtie par le F. Boisramé, est chaude et confortable ; mais leur chapelle attenant à la maison est tout à fait insuffisante. Tous les sauvages du fort Raë sont catholiques. Les ministres y ont cependant un établissement depuis longtemps, mais ils perdent leur temps et leurs peines à vouloir pervertir nos bons Plats-Côtés de Chien. Ceux-ci vinrent en grand nombre pour les fêtes de Noël et s'approchèrent avec dévotion des sacrements. Leur nombre est considérable : près de 800 quand ils sont au complet. Ce poste se procure plus facilement que les autres la viande et le poisson. Les cariboux ou rennes manquent rarement de visiter les environs du fort, et le lac abonde en truites et en poissons blancs. Nos Pères y ont même défriché un petit jardin qui leur permet de joindre quelques végétaux, salades, pommes de terre, navets, à leur nourriture par trop animale pour être toujours bien saine. Aussi semblent-ils jouir tous les deux d'une santé florissante ; le P. Roure surtout pourrait rendre des points à plus d'un bon chanoine.

Le 7 janvier, je lui dis adieu, le laissant dans la solitude, car je partais emmenant avec moi le P. Ladet et

le F. O'CONNEL. Nous allions à Saint-Joseph. Personne de nous ne connaissait le chemin. Nous prîmes donc un guide sauvage qui savait où trouver de bons campements. C'est un point capital, car je n'ai jamais traversé de plus triste contrée. Nous suivons le côté nord-est du lac des Esclaves. Or, ce n'est qu'un labyrinthe inextricable d'îles rocheuses, sans bois, sans abri, *ubi sempiternus horror inhabitat*, en hiver du moins. Lancez-vous là-dedans avec 40 degrés de froid et plus, sans savoir où trouver du bois, et je ne réponds pas de vous. Nous en trouvons, Dieu merci, et à l'exception du bout du nez que je ne pus préserver d'une morsure du froid, nous arrivâmes sans encombre à Saint-Joseph. Je dis sans encombre, cependant peu s'en fallut que nous ne nous égarions dans une grande traverse où la nuit nous surprit. Partis à quatre heures du matin, nous n'arrivions qu'à huit heures et demie du soir, trouvant heureusement une maison de sauvages pour camper. Or, lorsque la nuit noire fut venue, nous nous divisâmes en deux bandes sans nous en douter : moi, suivant de près notre guide, et le P. LADET et le frère O'CONNEL ayant perdu notre trace, et suivant un autre chemin. Je dis au guide d'arrêter. Nous criâmes. Rien. Nous écoutâmes de toutes nos oreilles, espérant entendre les sonnettes des chiens. Rien encore. Alors je dis au sauvage d'allumer sa pipe, et lui donnai une allumette, en le tournant vers la route que nous avions parcourue. Dès qu'il eut frotté son allumette, il se fit comme un éclair qui pénétra les profondeurs de la nuit et frappa immédiatement les yeux de nos égarés. Ils avaient, en effet, depuis quelque temps, quitté notre direction, ils revinrent aussitôt à nous, et nous arrivâmes ensemble chez les bons Montagnais, qui nous donnèrent l'hospitalité. Le lendemain 12 janvier, nous étions à Saint-Joseph.

Vous m'avez déjà entendu vous nommer cette Mission avec le P. Dupire qui la dirige, mais je ne vous ai rien dit de plus, parce que j'espérais y revenir. Nous y voici maintenant. La maison qu'habitent le Père et les Frères est de construction récente; elle a été bâtie par le F. Lorfeuve. Elle est assez grande, assez solide, assez chaude en hiver. Que faut-il de plus? Mais la chapelle? C'est une misérable bicoque, reste disgracieux des premières masures de la Mission. Elle penche visiblement vers une ruine complète, et elle se serait déjà effondrée sans une longue file d'appuis faisant contreforts. Il est urgent d'en bâtir une autre. La population, au nombre de cinq cent trois âmes, est toute catholique. Là, cependant, depuis tantôt dix ou douze ans, se sont succédé bishop, ministres et maîtres d'école protestants; ils n'ont obtenu d'autre résultat que d'affermir nos sauvages dans leur foi et l'amour de la vraie religion.

Pendant notre séjour à Saint-Joseph, le F. O'Connel et les FF. Larue et Jean-Marie se mirent à équarrir et à scier des madriers et des planches pour une future chapelle, jusqu'à la veille de la retraite annuelle, préparatoire à la fête du 17 février. Avant d'entrer en retraite, les Frères tendirent quelques rets sous la glace, car le P. Dupire s'était aperçu que sa provision de poissons baissait rapidement. Malheureusement, la pêche fut complètement nulle, et force nous fut, le 17 février même, immédiatement après avoir fait la rénovation de nos vœux, de nous mettre en route, sous peine de voir nos chiens périr de faim si nous prolongions plus longtemps notre séjour. Nous nous dirigeâmes donc vers la Providence, faisant halte en passant à la rivière au Bœuf et à la rivière au Foin, où des sauvages ont bâti des maisons et où je les confessai. A la rivière au Foin, se trouve un véritable village et plusieurs sauvages y pos-

sèdent des bêtes à cornes. Le jour de notre passage était un jour de deuil pour les habitants. Un jeune homme venait de mourir subitement et on allait le mettre en terre. Les pauvres gens demandèrent que je restasse un peu chez eux pour les consoler dans leur affliction. J'accédai à leurs désirs en leur disant que je ne voulais pas seulement prier pour le défunt, mais encore offrir aux vivants l'occasion de se réconcilier avec Dieu. Ils comprirent mes paroles et tous s'approchèrent du tribunal de la pénitence. Que le spectacle d'une mort subite touche puissamment des cœurs non endurcis ! Nous arrivâmes à la Providence juste au moment où une furieuse tempête de vent et de neige s'abattait sur le pays. Si nous avions encore été sur le grand lac des Esclaves, nous eussions couru risque d'y périr, mais, grâce à Dieu, nous arrivions à la Mission et nous y trouvions non seulement un bon gîte, mais des cœurs de frères. Nous avons eu le malheur de perdre l'un d'eux, vers le printemps. Le bon vieux F. SALASSE, le doyen du vicariat, a été rappelé de ce monde et a passé doucement à une vie meilleure. Il était âgé de soixante-treize ans, ce qui est bien respectable pour un missionnaire du nord. C'est le premier défunt de la Mission de la Providence. Les bonnes Sœurs nous ont charitablement assistés dans les soins que nous avons donnés à notre pauvre Frère, et ont acquis un nouveau droit à notre reconnaissance par leur dévouement en cette pénible conjoncture. C'est le 2 mai que le F. SALASSE rendit son âme à Dieu.

Le 28 mai, eut lieu la débâcle des glaces dans un des principaux chenaux du Mackenzie La navigation était ouverte et, comme Mgr FARAUD m'avait recommandé d'aller jusqu'à Peel's River et d'y ouvrir une mission en faveur des Esquimaux, je me mis sans retard en route. Le *Wrigley* avait hiverné non loin de la Mission, dans la

rivière des Saules, qui se jette dans le petit lac. Je me rendis à bord et priai le capitaine de vouloir bien descendre aussi mon esquif. Arrivé au fort Simpson, j'y trouvai le P. LECONTE, qui a pris la place du P. DE KERANGUÉ, installé maintenant à Saint-Raphaël. Nous descendîmes tous deux en esquif jusqu'au fort Wrigley, pour y donner une mission aux sauvages. Ce fort était encore en proie à la famine ; le commis et son engagé avaient été obligés de manger une partie des fourrures pour sauver leur vie, et, lorsque nous arrivâmes, ils étaient réduits à arracher des racines le long du rivage. Je n'avais que quelques provisions pour me rendre jusqu'à Peel's River, mais je ne pus m'empêcher d'assister les pauvres affamés. Je ne pouvais non plus laisser là le P. LECONTE sans des moyens de subsistance assurés ; et je crois bien qu'après mon départ ce cher Père fut encore plus libéral que moi, se privant du nécessaire pour secourir les nécessiteux. En tout cas, il n'y perdit rien, car le bon Dieu a béni son ministère et il a vu presque tous les sauvages manifester les meilleures dispositions.

Le 12 juin, j'arrivai à Good-Hope, après avoir salué, en passant, le P. DUCOT au fort Norman. Le P. SÉGUIN m'attendait avec le P. LEFEBVRE, arrivé l'automne dernier et que je n'avais pas eu la chance de rencontrer. C'est lui que Mgr FARAUD destine aux Esquimaux. Le P. GIROUX est déjà à Peel's River, où il s'est rendu sur la glace avec le courrier, afin d'y préparer les matériaux de la nouvelle mission. Le 16, le P. SÉGUIN, le P. LEFEBVRE, un jeune sauvage et moi, nous montons notre esquif et nous nous livrons au courant. Une légère brise venant à souffler, nous fabriquons une voile avec l'enveloppe de nos lits et, le 19, nous arrivons à la petite-rivière Rouge, où nous laissons le P. SÉGUIN avec ses chers Loucheux. Quels braves gens ! Je n'ai jamais vu tant de foi, de piété

et d'entrain que chez eux. Nous en prenons un pour guide et nous continuons notre route. Le 20 juin à minuit, nous étions à la pointe Séparation, et cependant le soleil était assez élevé au-dessus de l'horizon. C'est la première fois que je jouissais de ce spectacle. Étrange d'abord, il finit par vous laisser indifférent ; cependant, je prenais toujours plaisir à aller voir, à Peel's River, le cadran solaire donnant aussi exactement l'heure de minuit que celle de midi. Avant d'arriver au fort, nous rencontrâmes une flottille de barques esquimaudes qui descendaient à la mer. Nous ouvrîmes de grands yeux, vous pensez bien, mais bientôt nous vîmes de plus près ceux qui les montaient, car ils ne tardèrent pas à nous cerner de toutes parts. Le premier qui se présenta à mes regards, à la tête de son omiark, était un homme assez âgé, chauve, avec une touffe de cheveux sur le front, visage rebondi, air souriant, membres charnus, forte corpulence, enfin un type de Roger Bontemps, qui me laissa une impression favorable. Mais les jeunes gens, dans leurs légers krayaks, entourant notre esquif, fouillant partout sans vergogne (nous avions pris la précaution de mettre notre bagage sous clef), me firent assez l'effet de voleurs de grand chemin, toujours prêts à dévaliser les passants. Heureusement, notre guide loucheux était une vieille connaissance et parlait assez la langue des Esquimaux pour leur inculquer un certain respect de nos personnes et de notre propriété. Je ne garantirai pas que, sans lui, notre barque n'eût été livrée au pillage. Je fus surpris de les entendre demander du thé. Quant au tabac, je savais qu'ils en étaient très friands. Nous refusâmes de leur rien donner, excepté au brave homme dont je vous ai fait le croquis et qui semblait être grand ami de notre guide, en raison de quoi, j'autorisai ce dernier à lui donner une petite poignée de thé, qui fut

reçue avec un grand *matchi*, c'est-à-dire « merci » prononcé à l'esquimaude.

Nous nous tirâmes ainsi de leurs mains sans trop de frais et arrivâmes, le 21 au matin, à Peel's River. La plus grande partie des Esquimaux était encore campée sur le rivage. Ils nous firent assez bon accueil. Le P. GIROUX vint nous recevoir et nous présenta à M. Hogdson, commis du fort, qui se montra très obligeant envers nous. Il logeait déjà et hébergeait le P. GIROUX avec une vraie libéralité ; nous eûmes le même traitement et fûmes l'objet d'une bienveillance constante. Le P. GIROUX avait déjà préparé le terrain de notre nouvel établissement, et le bois suffisant pour construire un modeste abri était déjà sur place. Il partit aussitôt après notre arrivée pour aller rejoindre le P. SÉGUIN, et nous restâmes, le P. LEFEBVRE et moi, à essayer de nous débrouiller avec les Esquimaux. Ces pauvres gens sont encore infidèles. Ils ont reçu, autrefois, quelques visites passagères du P. SÉGUIN et du P. PETITOT. Cela a suffi pour leur donner une idée de la différence qui existe entre les prêtres catholiques et les ministres protestants. Ces derniers ont depuis longtemps une maison à Peel's River. Or, nos Loucheux nous disaient que les Esquimaux font de nous l'appréciation suivante : Le ministre est un homme comme le commis et comme nous-mêmes ; mais les Pères sont les fils du Soleil ! Cependant, tout fils du Soleil que nous soyons, nous ne pouvions les éclairer beaucoup, ne sachant pas du tout leur langue. Nous commençâmes donc, le P. LEFEBVRE et moi, par étudier avec ardeur. Les Esquimaux, du reste, qui venaient nous voir avec curiosité, montraient la plus grande complaisance pour nous apprendre leur langue. On aurait dit qu'ils souhaitaient autant de nous entendre que nous souhaitions nous-mêmes de leur parler. Ils indiquaient les divers objets à leur portée, les

membres du corps humain, les différents actes et mouvements, et nous donnaient les mots correspondants, tout ravis de nous entendre les répéter correctement. Si bien qu'à la fin nous pûmes échanger quelques paroles. Nous avions les prières faites autrefois par le P. PETITOT, et nous essayâmes de les leur lire. Il nous parut que quelques corrections étaient nécessaires pour les rendre compréhensibles. Le P. LEFEBVRE, étant missionnaire attitré des Esquimaux, y pourvoira plus tard, quand il aura acquis une connaissance suffisante de la langue. Pour moi, j'avais pris assez goût à cette étude et je l'aurais volontiers poursuivie. Je vous confierai même que je me suis cru assez avancé en esquimau pour oser composer deux cantiques. J'en ai essayé un que j'ai chanté plusieurs fois, et, je crois, à la grande édification de mes auditeurs, qui ne m'ont pas ménagé leurs approbations en me répétant : *nakoyork*, c'est-à-dire « c'est bien », ou « c'est beau », ou « c'est bon », tout ensemble.

Je restai à Peel's River jusqu'au 14 juillet, époque où le steamboat de la compagnie y parut pour déposer les marchandises au fort et en tirer les fourrures de l'hiver dernier. Je m'embarquai, en laissant le P. LEFEBVRE seul, jusqu'à ce que le P. GIROUX vînt le retrouver, ce qui ne devait pas être un bien long temps.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire tout ce que nous avons vu de curieux chez les Esquimaux. Il faudrait un livre entier, et tant de voyageurs en ont déjà parlé que ce n'est plus du nouveau. Nous avons même, à Peel's River, un touriste français, un Parisien, le comte de Sainville, qui y a passé l'hiver dernier et qui venait d'en partir pour explorer les rivages de la mer Glaciale, quand j'y suis arrivé. Il ramasse des notes qu'il publiera sans doute un jour. J'ai fait connaissance avec ce monsieur l'année dernière, lors de son passage à Athabaska,

où il vint se présenter à la Mission. C'est certainement un homme distingué, instruit, observateur, et, je pense, plus enclin à dire la simple vérité qu'à faire du roman.

Mais ce qui vous intéresse plus que des descriptions de costumes, de mœurs, etc., c'est de savoir si nous pouvons espérer convertir les Esquimaux. Eh bien, cher Père, d'après la petite expérience que je viens de faire, je crois que le temps de la grâce approche pour ce peuple. Plusieurs d'entre eux m'ont eu l'air d'être de si bonnes gens (un de leurs chefs entre autres, qui ne voulut pas me quitter sans savoir faire le signe de la croix), que j'espère vraiment que plusieurs ne tarderont pas à prier, à devenir chrétiens et que, petit à petit, les autres suivront leur bon exemple. Mais il faudra sans doute à leur missionnaire une charité, une patience, une prudence, un dévouement plus qu'ordinaires. Le secours d'en haut est nécessaire pour cela, et je vous prie de le demander pour cette nouvelle Mission. Ce qui, je crois, est le plus à craindre, c'est la venue des baleiniers américains, qui déjà se sont approchés des bouches du Mackenzie et qui ne se font pas faute de vendre quantité de liqueurs enivrantes aux Esquimaux ; ceux-ci ne peuvent qu'en faire un abus déplorable. Il y a là peut-être une ruse du démon pour mettre obstacle à la conversion de ce peuple. Mais la prière est plus puissante que tous les efforts des hommes pervers et des démons. Aidez-nous donc par vos prières et demandez-en pour nous le plus que vous pourrez.

Vous plairait-il maintenant d'avoir une notion exacte des distances qui séparent nos Missions ? En voici le relevé fait par des experts envoyés par le gouvernement canadien, il y a deux ans :

De Peel's River à Good Hope	281 milles.
De Good Hope à fort Norman	171 —

De fort Norman à fort Vrigley..............	118	milles.
De fort Vrigley à fort Simpson.............	136	—
De fort Simpson à Providence.............	161	—
De Providence à fort Résolution (St-Joseph).	167	—
De fort Resolution à fort Smith............	195	—
De fort Smith à Athabaska.................	118	—
D'Athabaska à fort Mac-Murray..	170	-

Le fort de Liards est sur une autre voie. Le fort Ras est aussi à l'écart. En remontant de Peel's River, je suis allé tout droit au fort Mac-Murray, où j'ai eu le bonheur de voir arriver Mgr Clut plein de santé et le R. P. Brochu avec le F. Leroux. Sa Grandeur est maintenant à Athabaska, où elle fixe sa résidence. Le. P. Brochu est parti pour Saint-Joseph. Je termine cette trop longue lettre en vous demandant pardon de vous retenir si longtemps et en me recommandant de nouveau à vos bonnes prières, je demeure, mon révérend et bien cher Père,

Votre humble frère en J.-C. et M. I.,

E. Grouard, o. m. i.

La lettre suivante, déjà ancienne, nous apporte des récits bien navrants de la famine qui règne à peu près habituellement dans les pays de l'extrême nord. Les faits sont de vieille date, mais ils se renouvellent perpétuellement, et, en somme, la situation change peu. Comment n'en serait-il pas ainsi et quel espoir reste-t-il de voir briller des jours meilleurs? La terre ne produit rien, la chasse est presque nulle, la pêche ne réussit pas toujours; la misère est donc immanquablement à la porte. Le missionnaire, il est vrai, est généralement pourvu du strict nécessaire pour ne pas mourir de faim; mais, en vérité, il meurt autant de fois qu'il voit mourir quelqu'un de ses chers enfants spirituels sans pouvoir le secourir.

Indépendamment des faits qu'elle rapporte, cette lettre a un grand intérêt pour nous, parce qu'elle nous fait connaître un jeune missionnaire plein de zèle, qui s'attache d'autant plus à sa Mission et à ses sauvages que les difficultés et les privations sont plus grandes. Nous savons par ailleurs que le P. GIROUX ne quitte les travaux du saint ministère que pour s'adonner avec ardeur à l'étude de la langue.

LETTRE DU R. P. GIROUX A MGR CLUT, ÉVÊQUE D'ARINDEL.

Good Hope, le 1er juin 1889.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'espérais avoir le bonheur de vous voir cet été et de faire connaissance avec Votre Grandeur; mais votre dernière lettre m'enlevant cette espérance, je prends la liberté de vous écrire pour vous donner personnellement des nouvelles d'une Mission que vous paraissez tant affectionner.

Comme vous l'avez constaté vous-même, Monseigneur, pendant l'année que vous avez passée ici, Good-Hope n'est plus une terre où coulent le lait et le miel, quoi qu'en dise la mensongère renommée. Le caribou ayant disparu et le pays étant dépourvu de lacs poissonneux, la misère est souvent à nos portes. Cet hiver, elle a été dure pour nous.

Ainsi que déjà vous devez le savoir, la pêche d'été et celle d'automne ont fait défaut ; pour comble de malheur, les orignaux ont été rares, et la neige ne permettait pas de les courir. Si bien que, de nos deux chasseurs, l'un ne nous a absolument rien rapporté, l'autre ne nous a rapporté qu'un orignal, ou plutôt une partie d'orignal couru. Voilà tout ce que la chasse nous a procuré de provisions. Aussi, dès le mois de novem-

bre, il a fallu tuer trois de nos chiens. Au mois de mars, le R. P. Ducot, en tournée de visite par ici, a été obligé d'emprunter aux traiteurs un peu de viande pour retourner dans sa Mission, où il a pu s'acquitter de sa dette auprès du fort Norman.

Vers ce même temps, nous apprîmes par la rumeur publique qu'un chasseur du fort ~~Providence~~ *jeûnait* au lac d'~~Auray~~. Nous ne pouvions, malheureusement, rien faire pour lui. Au fort, tout le monde jeûnait aussi depuis longtemps, et la Mission épuisait ses dernières ressources. Dans le courant d'avril, le pauvre sauvage succomba, et sa femme vint s'installer, avec ses enfants, sur le bord d'un chemin, espérant que quelque traîne passerait par là et lui porterait secours. Pauvre mère! combien les jours durent lui paraître longs, lorsqu'elle voyait ses enfants torturés par la faim, et qu'elle était sans un morceau de viande ou de poisson à leur mettre sous la dent!

Ses deux garçons moururent les premiers; on a pu s'en convaincre par la sépulture que les mains maternelles leur firent sous la neige, à l'extérieur de la loge. Les deux plus grandes filles succombèrent après eux, car la mère n'eut plus assez de force pour sortir leurs cadavres et leur rendre le même triste devoir Elle dut prendre alors dans ses bras sa dernière petite fille, âgée seulement de quelques mois, et, la pressant sur son sein, la mettre à la source de la vie, *si forte esset spes!* Mais non, il n'y avait plus d'espoir, le sein maternel était tari; toutefois, cet être fragile et délicat survécut à toute la famille, car par sa position, on reconnut que l'enfant avait fait des efforts pour s'arracher des bras de sa mère.

Vous comprenez, Monseigneur, de quelles étreintes mon cœur fut serré et que de larmes j'ai versées en

apprenant ces tristes nouvelles, en voyant éteinte du même coup toute une famille que j'avais vue pleine de vie quelques mois auparavant. Sans doute nous devons baiser la main de Dieu et adorer les desseins de sa Providence; avouez cependant que c'est venir de bien loin pour voir mourir de faim ces pauvres sauvages que j'ai la mission de sauver! Je ne fais que d'arriver; mais sachant que désormais ma vie leur appartient, je leur ai donné aussi toute mon affection. Je sens que je les aime, et les voir mourir sans pouvoir leur porter secours, je vous assure, Monseigneur, que ce m'est une bien grande épreuve.

Plusieurs autres familles avaient, par bonheur, quitté cette même localité; elles aussi néanmoins ont beaucoup souffert et perdu quelques-uns de leurs membres. Un de leurs jeunes gens est mort en arrivant au bout du lac, et déjà, avant d'y arriver, on s'était vu obligé d'abandonner une vieille femme qu'on ne pouvait plus traîner (1). Lorsque le Père reprochait cette inhumanité au sauvage qui en était responsable : « Eh! mon père, répondit-il, que voulais-tu que je fisse? J'étais à bout de force; je ne pouvais plus la traîner, j'avais peine à me tenir debout; depuis bien longtemps nous ne mangions plus rien. » Dans le même temps, le fils unique de cette pauvre femme, Koredza le sourd, qui avait toujours été si dévoué pour sa mère (chose bien rare dans un sauvage) était, lui aussi, à toute extrémité (2). Le vieux Yéléa et d'autres n'ont conservé la vie qu'en mangeant des peaux, des cordes de cuir et de vieux souliers.

Au fort, si la présence du traiteur n'avait pas motivé un approvisionnement de farine plus considérable l'au-

(1) Ne pas oublier qu'on voyage en traîne sur un lac glacé.
(2) Le Père ne dit pas s'il était de la caravane.

tomne dernier, je ne sais comment les employés s'en seraient tirés.

Actuellement encore, la situation n'est pas brillante. Ceux-là s'estiment heureux qui peuvent régulièrement faire un repas par jour. Le mois dernier, deux familles loucheuses qui *jeûnaient* étant venues au fort, nous leur laissâmes voir notre étonnement et nos regrets : « Que venez-vous faire ici ? Vous savez bien que nous n'avons rien pour vous secourir. — C'est vrai, nous le savons ; mais nous n'avions rien non plus là-bas ; alors on est venu pour entendre une messe, et puis après...., quand même on mourrait, on sera content. » Nous aurions rougi de notre sagesse, si nous n'avions pas été transportés de joie en entendant exprimer de si beaux sentiments. Pourtant il est triste, il est navrant d'entendre ces pauvres sauvages, surtout les enfants, vous demander une bouchée de n'importe quoi et de ne pouvoir rien leur donner.

Vous voyez, Monseigneur, que la position ne s'améliore pas. Bien loin que nous puissions compter sur les sauvages pour aider à notre entretien, c'est nous qui devrions leur porter secours et, pour peu que cela dure, bientôt nous devrions les prendre à notre charge. Cet été, notre pêcheur nous a quittés, et nous n'avons pas espoir de le remplacer. J'irai probablement faire la pêche moi-même aux rapides. Oh ! qu'un bon Frère convers viendrait à propos seconder le bon F. Kearney, qui s'est usé au service de cette Mission !

Inutile de dire, Monseigneur, que les Loucheux sont dans la jubilation depuis qu'ils ont puisé la conviction, je ne sais où, que vous leur avez envoyé un missionnaire, et que celui-ci est en route. Oh ! si je pouvais concevoir la même assurance ! Mais on me donne à entendre ceci, et puis cela ; et en fin de compte, je ne vois

rien venir. Quoi qu'il en soit, dans quelques jours, je descendrai à la rivière Rouge, quitte à n'y plus retourner, si telle est la volonté définitive de mes supérieurs.

Daignez, Monseigneur et bien-aimé Père, bénir pour la première fois votre enfant soumis et respectueux.

GIROUX, O. M. I.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. MASSIET AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Madhu, le 10 août 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai promis au Sacré Cœur, si notre fête se passait, cette année, sans encombre, de faire connaître les faveurs spéciales dont il a comblé notre pèlerinage à Notre-Dame de Madhu en 1889 et 1890; je m'acquitte aujourd'hui de ma dette, en vous priant, bien cher Père, de faire parvenir ce récit au premier chapelain de Montmartre, dont je n'ai pas actuellement l'adresse sous la main.

L'année dernière, au moment où les pêcheurs étaient réunis à Dutch-Bay pour la pêche aux perles, le choléra éclata soudain et se répandit de là dans toutes les provinces de l'île. Ce fut un sauve-qui-peut universel. Parmi ceux qui s'enfuyaient, éperdus, dans toutes les directions, emportant avec eux les germes du redoutable fléau, cinq moururent à Madhu; plusieurs succombèrent le long du chemin qui conduit de Dutch-Bay au sanctuaire. Pour comble de malheur, un village, situé à 9 milles seulement de Madhu, périt tout entier, la proie du fléau. Enfin, après nous avoir tenus plusieurs semaines dans de mortelles angoisses, le choléra s'éloigna de Ma-

